

Des bibliothèques très privées

Nous avons réuni ci-après sous ce titre « Des bibliothèques très privées » deux textes, bien différents mais proches par la thématique : « La bibliothèque portable » et « Les livres disparus », de deux écrivains qui ne se sont pas consultés, ni n'ont été sollicités pour les concevoir.

L'un est confirmé et largement publié : Christian VIGUIÉ : l'autre reste encore « confidentiel » : Jean-Marc CAMBON. Hasard objectif, dans la vie, ce sont des amis, liés notamment par la musique qu'ils pratiquent ensemble dans le groupe « La Tribu du sujet » (www.latribudusujet.fr).



Christian VIGUIÉ est né en 1960 à Decazeville. Actuellement il est instituteur et vit près de Limoges. Il a publié de nombreux recueils de poésie. Parmi les plus récents : *Outre mesure* (dessins Olivier Orus, Dernier Télégramme, 2013), *Limites* (dessins Olivier Orus, Rougerie, 2016), *Damages* (dessin Olivier Orus, Rougerie, 2020), *Route(s)* (dessins Olivier Orus, Mars-A Publications, 2021) Il est aussi essayiste, auteur de théâtre, de nouvelles, récits, romans — le dernier en date : *La naissance des Anges* (Les Monédières, 2020) —, illustrateur, critique d'art... Il a reçu plusieurs prix littéraires.

Voici la seule notice biographique que vous pourrez trouver, pour l'instant, concernant Jean-Marc CAMBON. Elle a été rédigée par ses amis de « La Tribu du sujet », groupe dont il est le co-fondateur (où il est au chant, aux textes, au clavier, à la guitare) et qui a produit à ce jour deux albums : *Live in Picarron* (2015) et *Les Papillons* (22 titres, 2021) : « *Ému par Chopin et les claviers des Floyd, et après un cours de piano avec sœur Marie Madeleine au couvent des oiseaux, il décide d'arrêter le piano. Après 20 ans et un an de guitare il se décide à composer des musiques éclectiques qui font penser à..., sur un piano acheté en solde. On dit qu'il sait faire l'âne de Shrek grâce à sa divine voix de tête. Il était le plus chevelu d'entre nous.* » Nous ajouterons qu'il a publié une longue nouvelle, « Walking the Line (En marche) », dans le n°9 de la revue *A littérature-action*.



J.-M. Cambon : *Est-ce que ma guitare est un fusil ?*
Photo Séverine Gallus.

LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

Christian VIGUIÉ

Je me souviens d'avant les livres. Avant les livres, c'était les rêves. Ma façon de rêver avec les choses. Les pierres, les iris, les cerisiers, les pêcheurs, les pierres, l'eau fuyante du Lot. Il y avait la montagne bien sûr, d'autres arbres, des hectares de ciel que les avions parfois venaient labourer, les nuages, les fabuleux nuages dont le pouvoir était de se métamorphoser en gardant le nom de nuage. Les mots n'existaient pas, ou alors étaient-ils comme des marrons enclos dans leur bogue. Ils apparaîtront plus tard avec leur propre densité, avec le poids du connu et de l'inconnu, avec cette chance inouïe qu'un pied les écrase et révèle leur incessante nouveauté. Un jour, j'apprendrais donc à marcher sur les mots et à les ouvrir pareils à des coquillages. Mais il y a eu cet « avant », cette bibliothèque mentale qui ne retenait et ne préservait que des couleurs et des odeurs, des brins de paille dans les cheveux, des tremblements d'herbe ou de feuilles, des morceaux de ciel, des reflets de verres brisés.

Sans cela, je n'aurais pas pu m'approcher des mots d'une manière vivante. Certains me séduisirent immédiatement à cause de leur pouvoir de nommer un monde élémentaire, tangible; d'autres manifestaient une musicalité baroque ou insolite et cette extériorité leur conférait l'étrangeté d'une bête fabuleuse.

Je retenais des mots dont j'ignorais le sens et les employais lors de mes rédactions scolaires en privilégiant leur sonorité, leur fluidité ou leur rugosité, leur façon de s'installer ou de s'incruster dans une phrase. Les mots étaient des animaux fantastiques ou des choses.

Mes premiers livres, je les dois à ma grand-mère. Elle fouillait son porte-monnaie, me donnait trois pièces. Je pouvais donc quitter son minuscule appartement, descendre les escaliers, traverser la route et me diriger vers la librairie. Il s'agissait en fait d'un magasin de journaux et de graineterie situé à Boisse-Penchat.

Deux univers coexistaient. Celui des graines potagères et de fleurs dégageant une senteur particulière, âpre, poussiéreuse, puis celle de l'encre que l'on respirait lorsque l'on s'approchait des revues et de quelques rares bandes-dessinées. Une vingtaine d'ouvrages tout au plus. Il me manquait souvent une poignée de centimes afin d'acheter le livre que je désirais. Mes choix étaient lents et je restais une bonne partie de l'après-midi à hésiter entre plusieurs ouvrages : *Blek le roc*, *Capt'aine Swing*, *le Grêlé 7/13*, *Puma noir*, *Zembla*, *Kali*... Certains livres me furent prêtés et je n'oublie pas mon étonnement lorsque je découvris *Mandrake* et mon enthousiasme pour le merveilleux *Nasdine Hodja*.

Ces héros validèrent, je crois, ce qu'il y avait déjà en moi, de la douceur et de la révolte intimement mêlées.

Il n'y eut pas de lecture de jeunesse. Je veux dire qu'il n'y eut rien entre mes lectures d'enfance et mes lectures d'adulte. Pas de bibliothèque verte ou rouge et or entre ces deux époques de ma vie outre *La guerre du feu* de Jean Rosny Aîné. Les livres scolaires ne m'ont pas porté vers la littérature, bien au contraire. Un dégoût fade me voilait leur contenu. Je préférais l'Histoire aux histoires, le silence au mensonge des phrases empoussiérées. Sans doute avais-je tort mais la scolarité asservissait la connaissance à des lois idiotes si éloignées de la vie réelle que s'installa progressivement en moi

une césure entre les mots et l'existence. L'école m'a appris à m'éloigner de l'individu concret que j'étais ou que j'allais devenir, de cette enfance têtue et rêveuse qui s'indignait devant le monde mort que l'on nous offrait. La révolte et l'émotion étaient ailleurs, en tous cas en dehors des livres.

Dès lors je ne m'intéressais pas à la littérature. Trop embourgeoisée à mon goût. Je fuyais ces mots mis en boîte, cette prose triste sans enjeux.

Je me retrouvais avec Marx, Engels, Trotski, Freud, Sade, William Reich, Reuben Osborn en guise de viatique, et d'autres auteurs mineurs en ce qui concerne le marxisme et la psychanalyse. Cette première bibliothèque n'avait pas encore d'étagère. Les livres formaient des pyramides fragiles à même le sol et parfois certains ouvrages se perdaient sous le lit. J'étais en face de livres utiles et nécessaires qui ne m'apprenaient pas seulement à connaître ou à reconnaître le monde mais à le combattre.

Du hasard. Il a fallu du hasard pour me réconcilier avec un univers qui me paraissait étranger. Une phrase de Sartre et d'Aragon affichées sur le meuble d'une amie. J'ai seize ans et j'ai l'impression que quelque chose vient d'exploser dans mon crâne. La beauté et la violence se donnaient rendez-vous. Je passais de *Blek le roc* à Sartre avec la même jouissance. J'étais subjugué par une langue juste, ayant la même dureté et les mêmes reflets que le diamant, capable de bousculer une raison médiocre ou endormie. La littérature pouvait englober tout, le politique et l'esthétique, l'insurrection et le merveilleux, sans les catégoriser ou les dissocier, s'adressant à des individus non clivés. Je dévorais *Le mur* avec avidité et une naïveté déconcertante, ignorant qu'il existât des nouvelles et l'admettant comme un roman décousu, mal ficelé, mais dont la force volcanique me submergeait. Un des sommets en éruption : « L'enfance d'un chef ». On éduquait les fils d'ouvriers à la soumission et les fils de notables à la saloperie. Quoi dire de plus ? Autour de moi, les exemples abondaient.

Pour l'heure, ma bibliothèque était mentale. À seize ans pas de fric. Rien à voler dans ce Decazeville sinistré, voué au chômage et au kitch des devantures des magasins. Les livres étaient une denrée rare et je les empruntais lorsque j'en découvrais un chez mes différents amis.

Mes boulots saisonniers me libérèrent de cette indigence immédiate. Je renouai avec les trois francs six sous de ma grand-mère et optai pour des ouvrages à prix modique, essentiellement des livres de poche. Toujours pas de bibliothèque chez moi. Les livres sous mon lit.

À dix-neuf ans, découverte de Rimbaud, de Dostoïevski. Arrêt des études. Vagabondages. Une vie d'étincelles. Impossible d'écouter les discours savants de personnes qui avaient renoncé à tout, sauf à leur propre carrière. Abandon de la Faculté au bout de quelques semaines. Les mots devaient servir l'existence et non pas gonfler le jabot des mandarins de la littérature. Je ne supportais pas leurs explications javellisées et j'en voulais à ces étudiants sages et dociles ne remettant pas en cause le système. J'échangeais donc la Faculté de Lettres contre les difficultés de l'être, me fiant à un entêtement fragile aux multiples angles morts. Aucune visibilité que le jour immédiat, une sorte de présent dans le présent, quelque chose à vivre qui me desservait socialement. J'adaptais ma bibliothèque. Rayonnage portatif et élémentaire. Je trimbalais mes recueils de poésie dans un sac en toile, véritable besace contenant aussi un bloc note et un précieux stylo. Je me rappelle avoir dormi dans une cabine téléphonique, dans les creux de talus. Les bouquins enduraient les mêmes choses

que moi : le froid, la chaleur, l'humidité, la flotte, et lorsque j'allumais un feu, ils se tachaient à cause de mes doigts charbonneux.

Maintenant, j'ai vingt-quatre ans et à l'occasion d'un travail saisonnier, je vais vivre pendant sept mois dans une grange avec deux compagnons d'infortune. De mai à octobre, nous allons cueillir des cerises, des pêches, des prunes, des pommes, des poires. Trois murs en parpaings, un toit, un écran géant en guise de quatrième façade nous livraient aux pépiements des étoiles, aux aléas du temps. Notre lit était des plus sommaires, des bottes de paille que nous éventrions afin d'installer nos couches, une couverture, un duvet. Nous dormions au milieu des insectes et de la poussière. Souvent, lors des orages, nous étions obligés de déplacer nos litières à cause des rigoles qui se formaient. Il me semblait qu'un peu de luxe s'imposait. Je récupérai un carton d'emballage assez solide que je posais sur des parpaings, le positionnait comme une carcasse de télévision. J'y glissai mes livres, les alignai. J'obtins une bibliothèque miraculeuse : *Fureur et mystère*, les *Matinaux*, le *Nu perdu* de René Char ; *Ferraille* suivi de *Plein verre*, *Le chant des morts*, *Bois vert* de Reverdy, *Terraqué* et *Sphère* de Guillevic, *Le Chant général*, *Résidence sur la terre* de Neruda, *Exister et Territoires* de Follain, *Le parti-pris des choses* de Ponge, les œuvres complètes de Rimbaud. Les livres attendaient que je revienne des champs, que je roule ma clope, que je profite de ce peu de jour qu'il restait après s'être occupé de la bouffe et récuré une piteuse casserole malmenée par les flammes impatientes d'un réchaud à gaz. La lampe électrique était réservée à ceux qui cherchaient leur couche au milieu d'un labyrinthe de paille.

Pour les lectures tardives, je me contentais d'une lampe tempête. Elle vrillait les mots ou les happait dans une ombre dansante, les transformait en insaisissables hiéroglyphes, ou les gommait à cause du verre qui noircissait implacablement. Mots hallucinés sur une page jaune, ils vivaient leur vie propre, se contorsionnaient, indiquaient qu'il existait un tout premier travail, celui de les saisir, d'attendre qu'ils meurent et se conforment à ce qu'ils étaient, des traces d'encre sur le papier à la fois banales et infiniment précieuses.

Parfois, désirant m'isoler du monde, je m'installais dans mon antique Deux-chevaux et poursuivais mes lectures à l'aide d'un briquet. Pas le temps de brûler la pensée. Juste le bout des doigts. Je volais des pépites d'or avant de m'endormir, et ces pépites d'or allaient resplendir tout au long de la journée suivante. Les poèmes que j'avais capturés étincelaient au milieu des arbres. Ils se mêlaient aux pêches, aux prunes, et devenaient des fruits aussi concrets qu'invisibles.

Bibliothèque incongrue. L'idée n'était pas de ranger des livres mais de déranger la vie. De durer malgré l'abrutissement et la fatigue. D'autant plus que mes camarades (qui méritaient de moins en moins ce nom) alourdissaient les fins de journée en acceptant de travailler des heures supplémentaires sans que nous fussions payés. Ils se proposèrent jusqu'à venir le dimanche dans les mêmes conditions. J'étais plus solidaire de mes livres que de cette servitude volontaire. Mes livres et moi, nous refusâmes au maximum le sort qui nous était réservé.

Le résultat ne se fit pas attendre. Je fourrai mon bric-à-brac dans le coffre de la Deux-Chevaux et emportai la plus grande bibliothèque que ce lieu avait connue.

Aujourd'hui, cette bibliothèque dort au milieu d'autres livres, furieuse que son ventre se soit alourdi. Elle ne supporte pas sa paresse, se méfie de tous les mots autour d'elle qui se sont endormis.

LES LIVRES PERDUS

Jean-Marc CAMBON

Ce matin-là, au réveil, il prit son petit carnet d'écriture pour ne pas perdre la phrase qu'il entendait dans sa tête : Triste comme un cartel de dévots lacanomanes ânonnant les textes canoniques du Maître. Visiblement satisfait de ses « harmonies imitatives », il souriait aux anges. Revenu de sa rêverie potachonne, il se posta, les bras ballants, devant sa bibliothèque dont une grande partie des ouvrages avait les tranches jaunies. Le carbone, la mauvaise qualité de certains papiers, l'usure du temps en étaient responsables. L'idée lui vint de tous les donner à une association caritative ou à la médiathèque de son quartier, ou mieux, de faire un autodafé le jour de la Saint-Jean. Il se voyait bien en Torquemada de sa propre histoire. Combien de fois avait-il dû les ranger, les classer, les transporter dans des cartons qui lâchaient au milieu d'un déménagement ! Il avait vu comme un sinistre augure la chute d'un des romans de son auteur favori ainsi excartonné. Il s'était écrasé sur le palier deux étages plus bas, frôlant élégamment la tête de la concierge qui en profita pour faire un malaise.

Depuis qu'il avait pris conscience de la vacuité de l'existence, vers l'âge de huit ans, il rangeait ses livres, ses revues et ses bandes dessinées par ordre de (ses) lecture(s). Sa vie était comme un livre ouvert à toutes les interprétations possibles. Il s'amusait des commentaires admiratifs ou condescendants de ses commensaux du moment : « Ah ! Bon ! Tu as lu ça, toi ! », ou bien : « On ne saisit pas de logique dans ce fatras », ou : « On perçoit bien la mélancolie et le désarroi existentiel que tu as traversés, mon pauvre ami ! », ou bien : « Ces lectures trahissent votre soif de connaissance et votre incapacité à orienter vos recherches, à vous forger une culture digne de ce nom. On voit bien que vous n'avez jamais eu de maître que vous-même », ou encore : « Tiens... je m'étonne que tu n'aies pas lu ça, ça t'aurait plu », et même : « Moi, j'ai tout lu de lui... j'te dis pas... », et : « Tu as eu ta période Polar je vois... », ou : « Comment tu fais pour lire tout ça... moi je ne pourrais pas... », encore : « J'adore cette BD, tu me la prêteras ? », aussi : « On voit bien que tu aimes le théâtre, la poésie et l'anthropologie... », etc.

À plusieurs reprises il avait voulu modifier sa méthode de rangement pour donner à ses étagères une allure raisonnable, plus bourgeoise, en tenant compte de l'alphabet, des affinités entre auteurs, des nationalités, des thématiques, des différentes disciplines universitaires, des genres, etc. Il avait même pensé demander à une amie de venir charger les étagères sans faire le tri, avec un bandeau sur les yeux, les mains seules habilitées à créer des rencontres fortuites. Pour ce faire, il devrait faire un tas de livres au milieu de la pièce sans les abîmer et guider la main de son amie. Mais c'était déjà trop d'organisation pour lui. Il avait une sainte horreur des classements et ne voulait pas que son chez-lui ressemblât à une bibliothèque. Il aimait laisser son regard se perdre de tranches en tranches et se demander pourquoi il avait lu ou pas tel ou tel ouvrage à un moment particulier. Les réponses, qu'il voulait honnêtes et sans détours, lui donnaient la force de continuer à lire encore et encore. Il lisait sa vie. C'était mieux que la vie elle-même.

Certains ont même essayé de lui prêter des livres, on n'osait pas lui en offrir. D'autres sont allés jusqu'à lui suggérer des lectures possibles, mais il n'écoutait pas. Il n'aimait pas parler d'un livre en particulier, il ne s'enthousiasmait jamais en public sur aucun d'entre eux. Quand quelqu'un vantait devant lui les mérites de tel ou tel roman ou essai avec passion et force détails, il se contentait d'esquisser un sourire que certains jugeaient condescendant, voire idiot. Il avait des amis qui l'aimaient bien parce qu'il se taisait. On le pensait à l'écoute, confident sans soutane ni divan, à qui on ne doit rien. Un peu d'excentricité sans vulgarité le rendait sympathique. Il aimait bien nourrir les autres et quand il recevait des amis, il ne faisait jamais le même plat, il improvisait dans cette oulipienne contrainte.

Il avait un ami écrivain dont la bibliothèque comportait uniquement tous les ouvrages des prix Nobel de littérature depuis sa création en 1901. Ce choix-là, qu'il trouvait d'un ridicule aristocratique, le fascinait au plus haut point. Sur une étagère à part, on trouvait les œuvres de celui qui avait refusé le prix prestigieux ainsi que celles de celui qu'on avait forcé à l'accepter.

Toujours prostré devant sa vie de lecteur, il fixa son regard sur une étagère à sa hauteur : il y avait un espace vide, un blanc d'environ six centimètres de large, un trou noir dans sa vie, quelque chose de très troublant. Paniqué, il parcourut tout l'appartement pour trouver le ou les déserteurs, mais sans succès. Sur sa table de nuit, il trouva le dernier en cours de lecture mais rien d'autre. Il ne prêtait jamais aucun livre à qui que ce soit de peur de couper le fil de ses jours. Quelqu'un les ou l'avait-il(s) dérobé(s) pour lui faire une blague, certes de mauvais goût ? Qui aurait-pu lui faire ça ?

Il s'assit à même le sol, littéralement atterré. Quel est l'auteur de ce ou ces livres disparus ? Il se maudit de ne pas avoir été assez rigoureux, il aurait dû répertorier tout son cheptel à la date près sur un carnet. Il se surprit à pleurer comme quand il avait dix ans, sans retenue aucune. Au moins pourrait-il dater à l'année près la lecture de ce(s) cher(s) disparu(s).

Et si les livres avaient décidé de se révolter et de me lancer un avertissement sans frais ? Quelles seraient leurs desiderata ? Être classés selon leur propre conception de l'espace-temps ? Préféreraient-ils être couchés plutôt que debout, coincés entre deux ? Ils veulent voyager... C'est ça... Ils veulent voyager ! Ou tout simplement être lus encore et encore ? « Un livre est fait pour être lu » disait toujours M.K, notre professeur de gymnastique. Mais alors, que faire ? Les donner à quelqu'un pour que, lui aussi, les parque sur des étagères à monter soi-même facilement, fabriquées dans un pays nordique ?

Non, je sais ce que je vais faire. Je vais les relire tous un par un depuis le début. J'irai tous les jours à la maison des associations lire à haute voix chacun des livres qui m'ont accompagné dans la vie. J'enregistrerai le tout pour les personnes dans l'incapacité de lire. Il m'est arrivé de lire pour une dame, qui allait être emportée par la maladie de Charcot un mois plus tard, le dernier roman de son auteure préférée, un roman policier, une histoire d'araignées. Elle riait avec les yeux. C'est mon meilleur souvenir de lecture à haute voix.

Cette pulsion philanthropique disparut comme elle était venue. La question n'était pas résolue pour autant. Y avait-il un lien entre l'absence du ou des livres et un ou des événements de sa vie d'alors ? Une forte montée d'angoisse le saisit à l'idée de remonter le temps et de prendre dans ses mains les deux livres encadrant le vide. Où pouvait bien se trouver maintenant le ou les absents, le ou les déserteurs ? Et si c'était lui qui le ou les avait jeté(s) ou caché(s) dans un moment de rêve éveillé que personne ne dirigeait, pas même lui ?

Le lendemain, plus angoissé que triste, il revint se poster devant l'étagère de la veille. Il savait déjà à quel âge il avait lu ce ou ces livres. Sur l'étagère, du côté droit du vide, trônait toute une série d'ouvrages addictogènes du même auteur, une auteure très prolifique comme souvent les anglais savent en produire. Il avait environ onze ans au moment de ces lectures. À l'époque des vacances il était capable d'en lire deux dans l'après-midi, il les achetait par quatre avec son argent de poche. Il n'y avait pas de bibliothèque ni de librairie digne de ce nom dans sa ville, juste une maison de la presse avec ses épais best-sellers pour lectrices et lecteurs en chaleur humaine perdue. Les « brasiers de l'amour » n'existaient pas encore. Le livre manquant était-il le premier de la série ? Il n'en était pas sûr, d'autant que l'espace ainsi libéré était plus important que celui occupé par les deux livres encadrants réunis. Un gros livre certainement, peut-être deux, ou trois ?

Il connaissait bien celui de gauche, un livre de collection offert par la meilleure amie d'enfance de sa mère qui venait rarement chez eux et se sentait obligée d'apporter un cadeau à cet enfant rêveur, non pas pour édifier une culture littéraire naissante qu'elle aurait devinée chez lui mais plutôt pour entretenir, avec force séduction, un rapport de force symbolique installé depuis l'enfance avec sa vieille amie, cette mère inculte sortie de sa campagne. Mais elle, elle avait réussi, elle avait réussi à quitter leur village, enceinte du premier qui la trouva belle et qui était reparti comme il était venu, sans assumer une paternité trop tôt arrivée. Par la suite, elle avait eu la capacité hors du commun de trouver un garçon qui l'avait mariée sans faire d'histoire, un bon parti, un ingénieur.

Ce livre, relié en cuir, était un roman qu'il avait apprécié au plus haut point, une histoire au titre limpide où il était question de trois compères qui en fait étaient quatre, un drôle de club.

Oui, il se souvenait très bien de cette femme qui avait perdu son accent du sud (un vrai travail d'autocensure qui ne tenait pas plus de trois phrases) au contact de son ingénieur de mari très à cheval sur les bonnes manières, surtout à table. Elle paradait dans le salon, parlant fort comme si sa mère était sourde. Il la détestait confusément, elle exhalait le m'as-tu-vu, le vernis social, elle avait une tête de mouton, les yeux sur les côtés, un parfum qui polluait l'espace, une aura agressive. Mais aujourd'hui, il aurait voulu la remercier pour lui avoir fait découvrir les œuvres d'un grand pianiste européen rongé par la mélancolie et la phtisie et un roman américain de mer et de grand large du patrimoine mondial, dont le personnage central, vaillant vengeur devant l'éternel, s'acharnait jusqu'à la mort à poursuivre un gros cétacé blanc au surnom phallique, qui lui avait mangé un membre.

Cette dernière phrase le fit tressaillir. Ses jambes repliées en tailleur se mirent à se tendre devant lui sans qu'il l'ait décidé et, en quelques secondes, il se retrouva debout arpentant la pièce en proie à une excitation intense. Maintenant il savait. Il savait que l'espace vide qui le tourmentait avait été le lieu de la rencontre presque nécessaire de trois ouvrages fondamentaux qui avaient contribué à structurer et clarifier son rapport au monde. L'un édité en février 1848 à Londres, l'autre en novembre 1899 à Vienne, avant les grandes boucheries du XXème siècle, et le troisième en 1924 à Paris entre les deux guerres mondiales. La mémoire, se dit-il par association, n'est pas un devoir avec un grand D auquel on fait référence pour édifier la jeunesse, cette jeunesse assise sur la table rase de l'Histoire, elle est une simple capacité mentale dont la fragilité n'est plus à démontrer. Courte, vive, sélective, cachée, elle n'a pas de rapport direct avec la vérité, elle nous raconte des histoires, surtout celles des vainqueurs. Qui avait eu l'idée de lui donner à lire ces trois brûlots qui, au vingtième siècle,

ont fait naître une multitude de chapelles de pensée interprétatives, d'intégrismes paradigmatiques et d'adversaires farouches plus ou moins de bonne foi, jusqu'à aujourd'hui ?

Oui, qui avait eu l'audace de mettre ces trois iconoclastes auteurs entre les mains d'un garçon de onze ans, encore immergé dans le rose ou le vert des bibliothèques ? Personne.

Sa marraine, une femme qui avait passé une grande partie de sa vie au Nicaragua, lui avait demandé un jour s'il était casanier ou aventurier. Comme il ne connaissait pas le sens du mot casanier, il se tint coi de peur de se montrer ignorant et afficha un sourire béat, dont déjà il se servait chaque fois que ses connaissances étaient prises en défaut. Comme elle le voyait en difficulté, elle lui demanda s'il aimait les livres. Il fit oui de la tête et aussi du cœur. Elle lui montra un grand coffre en bois. « Ouvre-le, prends les ouvrages que tu veux, je ne sais qu'en faire, les étagères en sont pleines ». Il y avait là des livres d'art, des romans russes, italiens, sud-américains, tchèques, des journaux, des atlas, des livres d'adultes qui l'impressionnaient. Il éternua plusieurs fois au contact de ces livres ainsi confinés, mais il poursuivit son investigation avec acharnement. Il devait en choisir au moins un pour faire plaisir à cette dame qu'il ne verrait que trois fois dans sa vie. Il ne les choisit ni pour leur titre ni pour leur contenu. Les yeux fermés, il plongea ses mains au fond du coffre comme s'il cherchait un double-fond et en retira deux, un dans chaque main, puis un troisième, en évitant de remonter un trop gros livre. D'un air triomphant, il montra le fruit de sa pêche à sa marraine, sans commentaire aucun. Elle éclata de rire et lui dit en lui caressant la tête : « Toi alors... on peut dire que mon petit rêveur bolchevik a la main heureuse. Ces auteurs vont pouvoir dialoguer grâce à toi et aussi avec toi, et crois-moi ce ne sera pas une sinécure... »

Il était aux anges, porté par les ailes du désir. Il aimait être aimé pour lui-même, dans la joie. Rares seront les femmes rencontrées dans sa vie qui seront sur ce modèle d'empathie et de bienveillance.

Mais pour l'heure, la disparition des trois ouvrages restait une énigme à la Rouletabille comparable au mystère des chaussettes dépareillées. Il était sûr que la semaine d'avant ils étaient encore là, blottis l'un contre l'autre. Personne n'était venu lui rendre visite depuis. Il avait procédé à des fouilles systématiques de tout l'appartement. Il avait cherché partout : sous le lit, sous le matelas, derrière et dans la machine à laver, dans les toilettes où il ne lisait jamais, l'armoire à linge, les tiroirs de la commode, sous les coussins du canapé, où l'on découvre souvent des choses intéressantes... partout, même dans la poubelle et sous l'évier. Il se rassit au milieu de la pièce, totalement désespéré, la tête dans les mains. Et si un singe de petite taille habilement dressé avait grimpé jusqu'au vasistas de la salle de bain pour lui dérober ces livres, précisément. Un singe capable de lire ? Ce serait bien là un manque de Poe, n'est-ce pas, se dit-il à haute voix en souriant.

Mais enfin, un livre ne peut déjà pas se déplacer seul, j'imagine qu'à trois, à supposer qu'ils aient décidé de partir ensemble, c'est encore plus périlleux, non ? Des complices peut-être ? Suis-je somnambule au point de les avoir déposés ailleurs... Mais où, comment et pourquoi ? Cette heuristique hypothèse lui sembla sur le coup plausible, mais comment la vérifier ? Et s'ils avaient décidé de trouver leurs places à côté d'auteurs de leurs disciplines respectives ? Et s'ils s'étaient querellés au point de vouloir se séparer les uns des autres après des débats houleux ? Mais pourquoi, alors, l'un d'entre eux au moins n'était-il pas resté à sa place ? Ah ! Les misères de la philosophie ! Philosophie de mes misères de lecteur..

Il fit une glissade, digne d'un skieur à l'arrivée d'une descente, d'un bout à l'autre de ses étagères pour voir si ces trois coquins n'étaient pas quelque part au milieu de leurs pairs. Tout était à sa place... Dès lors, ces trois absences inexplicables lui apparurent comme un défi existentiel, un message sans concession, une injonction : « Tu dois relire ces trois ouvrages que tu n'as pas ré-ouverts depuis tes onze ans et te remettre au travail avec d'autres, en un mot faire une méta-recherche de tout ce qui a été écrit et publié par leurs successeurs, dans la controverse ou dans l'affinement, jusqu'à aujourd'hui, dans les disciplines concernées et au-delà. C'est un travail considérable de synthèse que tu dois faire au sein d'un collectif solide pour pouvoir lire le monde contemporain et agir en conséquence. Transformer le monde, changer la vie, ces slogans ont été digérés par la machine de guerre économique qui a su rendre ambigu le mot de Liberté. À toi de mettre du sens dans ce fatras idéologique. La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil, a dit le poète ».

Cette voix intérieure commençait à l'agacer sérieusement.

Pourquoi irai-je participer à un combat que je sais perdu d'avance ? Le monde tourne sans moi depuis longtemps, je vis dans ses marges, je le contemple sans illusion. Comme l'a écrit un auteur nobélisable, la véritable solidarité entre les êtres humains est celle du Kitsch : « Le Kitsch, par essence, est la négation de la merde ; au sens littéral comme au sens figuré : le Kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable ».

Je cohabite avec moi-même pour le meilleur et pour le pire. Le doute m'accompagne pour ma propre sécurité intérieure. J'ai aimé de tout mon être avec passion comme prescrit par les livres, j'ai goûté aux joies de la victoire et à celui de la défaite plus souvent qu'à mon tour. J'ai été lâche par désespoir, j'ai été courageux quand tous les autres fuyaient leurs responsabilités. J'ai été trahi, infidèle, menteur par intérêt, menteur ébonté, méchant, empathique, beau parleur, voleur, tricheur, emmerdeur, collégien boutonneux, chanteur, déserteur, amoureux transi, amoureux échaudé, ami fidèle, dépressif, déprimé, coléreux, timoré, hystérique, chambreur, président d'association, syndiqué, formateur, enseignant, étudiant, croyant jusqu'à 10 ans, blasphémateur, enfant de chœur remplaçant, un dangereux loustic (comme disait Monsieur le curé, lorsque j'avais défendu la thèse selon laquelle Jésus était le fils d'un dénommé Gabriel, un charpentier concurrent de Joseph, qui s'était collé habilement des ailes en papier dans le dos afin d'abuser de la crédulité de Marie...), thérapeute, traducteur, encarté dans un parti moins de trois jours, footballeur, jardinier, rugbyman, justicier frappeur, pétanqueur, haltérophile, louveteau, couche-tard, alcoolique seulement le week-end, fauconnier, coureur de fond, aviateur, onaniste militant, chauffeur-livreur, bouffeur d'amphétamines, créatif, vengeur, représentant en encyclopédie une journée, premier de la classe, redoublant, organiste, puceau romantique et fluet, mangeur d'opium frelaté, condamné pour coups et blessures sur personne vulnérable, doctorant en sciences humaines et j'en passe... J'ai même gagné un cheval au bal du jour de l'an, entouré de brutes avinées qui voulaient ma peau pour des prétextes aussi futiles que mon arrogante capacité à donner des coups et à éviter d'en prendre sur un terrain de football.

J'aurais voulu être boulanger pour dames, le fils de Olivia de Havilland, un chien d'aveugle, l'avant-dernier des Mohicans, Le Kid de Cincinnati, Orson Welles, Jean-Michel Caradec, Steve Winwood, parce que tous ces mots sonnent bien à mes oreilles, et il y en a tant d'autres...

Et merde, il faut que j'aille voir à la cave.

Il descendit les marches des trois étages à la vitesse d'un cheval au galop : il trouvait que l'ascenseur était trop lent. Il ouvrit le cadenas et pénétra dans la place, une frontale collée au crâne. Quelques cartons dans un coin, des planches, des étagères en métal remplies de vieilles revues, une

machine à laver en panne, une boîte à outils, une odeur de pisse de rat, rien n'avait bougé. Pas de trace des trois ouvrages. Il prit l'ascenseur pour remonter chez lui, épuisé, le moral en berne. Après une séance de Qi Gong, il clinophila une bonne partie de l'après-midi sur son canapé trois places puis entreprit une séance d'auto-hypnose qu'il pratiquait dans les moments difficiles. La solution viendrait peut-être de là : relâcher l'attention, laisser aller les images et les mots, procéder par associations. Il avait mis au point une technique personnelle de relaxation qu'il avait appelée « Être mort de Rire ». Elle consistait simultanément à se taper sur les cuisses avec les mains, sur des rythmes binaires ou ternaires, sur des tempos lents ou rapides, dans tous les styles possibles, selon l'humeur du moment, et à se concentrer mentalement sur des images cocasses, des histoires drôles, des situations burlesques, etc. Tout ceci, évidemment, les yeux fermés, comme si, en lorgnant au plus profond de soi, on y percevait le ridicule absolu. Les percussions et le rire étaient donc les outils indispensables à la quête suprême : la légèreté du détachement. « Le lâcher-prise » n'entonné à tous les temps et tous les modes par tous les marchands du « bien- être », le faisait sourire : Que dirait-on à un condamné à mort qui, une fois attaché sur la chaise électrique, émettrait le vœu ultime de « lâcher-prise » ? Seuls les cimetières font des concessions ; seuls les fusils ont du recul ; seuls les miroirs réfléchissent. Oui, les humains sont de bien risibles créatures, moi compris, se dit-il presque hilare.

On frappa à sa porte, cinq coups rythmiquement précis. On n'avait utilisé ni l'interphone en bas de l'immeuble, ni la sonnette. Qui cela pouvait-il bien être à cette heure avancée de la journée ? Un voisin ? La concierge ? Qui ? Sur la pointe des pieds il se réfugia dans sa chambre à l'autre bout de l'appartement, mu par une frayeur incontrôlable. Le cœur à 120 de pulsation, il tendit l'oreille et même les deux. Une voix se fit entendre. Une voix de femme, qu'il aimait pour ses harmoniques sans équivalent, sa douceur et sa fermeté.

- C'est moi, ouvre-moi, je sais que tu es là, allez, ne fais pas l'enfant, ouvre !

Oui, se dit-il, je suis un enfant aux cheveux gris, comme dit le poète. Il entretenait cette illusion chaque fois qu'il se rasait la tête. La boule à zéro, tel un nouveau-né avide de caresses parentales, il s'enduisait le crâne d'huile ou de lait de toilette. La peau ainsi libérée de ses poils frisstants révélait une douceur insoupçonnée. Il se massait le cuir avec délectation.

Laisser entrer la femme qu'il aimait à cet instant était pour lui de l'ordre de l'impossible. Il attendit un long moment avant d'essayer de bouger, pour être sûr qu'elle fût partie. Épuisé par une telle débauche d'énergie, il s'endormit à même le sol en position fœtale, jusqu'au matin. Réveillé en sursaut à six heures, deux nouvelles phrases l'accompagnaient : Velléitaires de tous les pays punissez-vous ! De chacun selon ses dédains, à chacun selon ses scrutins. Il les nota illico presto dans son carnet. Il se dit que décidément la nuit est une ironique porteuse de conseils Ah ! Ah ! Ah ! Non, je ne suis pas assez fou pour aller voir s'il manque d'autres ouvrages sur les états j'erre de ma vie Ah ! Ah ! Ah ! Et d'ailleurs, c'est ce que vais faire.

Bien campé sur ses jambes en V, les poings sur les hanches, il scruta l'horizon de sa vie. Il n'y avait pas de nouveaux trous sur les étagères, et les trois ouvrages manquaient toujours à l'appel. Qu'importe au fond, j'irai en acheter chez la bouquiniste, c'est à deux pas de chez moi, pas question de les acheter neufs. Il se félicita d'une telle décision, prise au pied levé. Deux heures plus tard, il revint avec les trois volumes, eux-aussi jaunés par le temps, et les introduisit dans l'espace libre que

les autres avaient occupé pendant toutes ces années. L'incident était clos. Pour fêter le calme revenu, il s'ouvrit une bonne bouteille de crémant avec laquelle il trinqua sans retenue. Ces bulles ingérées à jeun lui firent l'effet attendu : il se mit à chanter l'Internationale en en modifiant quelque peu les paroles : « (...) Groupons-nous car demain, les eaux minéaaaales remplaceront le vin (...) ». Une fois la bouteille vidée, il tituba jusqu'à son lit sans vomir sur ses pantoufles — question d'éthique —, et s'endormit bouche bée en toute béatitude. Une horrible migraine le réveilla en pleine nuit comme si l'autocuiseur qui lui servait de tête cherchait désespérément une soupape de sécurité. Toutes les ouvertures du haut du corps ne lui servaient à rien : les oreilles, les narines, la bouche et même les deux cavités orbitales des yeux n'avaient aucune utilité dans ce moment-là. Seuls l'orifice anal et l'urétral étaient opérationnels, tant et si bien qu'il alla se réfugier dans les toilettes pour expurger le mal. Les dernières bulles musicales se firent entendre sur le mode mineur, l'écart entre les deux premières notes étant d'un ton et demi, il ne manquait que la quinte pour faire un bel accord. Il n'avait pas l'oreille assez entraînée pour déterminer si l'accord en question était un do mineur, un ré mineur ou un la mineur, mais le problème n'était pas là, de nouvelles phrases s'échappaient de sa bouche, une verbomanie incontrôlable le submergeait : « J'ai commencé par me désirer ici », « La beauté sera épileptique ou ne sera pas », « Les mots font la mort », « L'homme, ce rêveur intermittent », « Il y aura toujours un râteau de pluie dans les graviers du rêve », « Il lit en lui à livre ouvert et ne fait rien pour retenir les feuillets qui s'envolent au vent de sa vie... ». Cette dernière phrase le fit sursauter, il s'agissait de lui et de son impuissance à garder le cap, à ne pas perdre la tête. Il courut jusqu'à la bibliothèque, au comble de l'angoisse, espérant que tout serait en place. Les trois livres avaient disparu...

À la porte, quelqu'un frappait fort et agitait la poignée :

- Je vais appeler les pompiers si tu n'ouvres pas ! Ouvre, pour l'amour des livres !

Son premier réflexe fut de se replier dans sa chambre comme la première fois mais le mot amour le fit renoncer et il ouvrit la porte comme s'il était le gardien des enfers.

- Enfin..., dit-elle. Oh ! La La ! Cette tête de déterré inhumé la veille que tu as ! C'est quoi le problème, hein ?

- Euh...

- T'as picolé...

- Trois livres ont disparu...

- Comment ça ?

- Je te dis que trois livres ont disparu !

- N'importe quoi ! Ça disparaît pas comme ça, des livres ! Tu as dû les déplacer...

- J'ai les ai rachetés, et eux-aussi ont disparu...

- Arrête...

- Aussi incroyable que cela puisse paraître...

- Alors là, tu vas finir par m'intriguer, soulographe de mon cœur. Tu bois tout seul maintenant ?

- Je fêtais une victoire sur moi-même...

- Elle est bonne, celle-là ! Tu t'es vu dans la glace et tu t'es dit qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'accepter ton physique disgracieux, ah, ah, ah...

- C'est presque ça...

- Écoute, ton histoire de livres disparus doit avoir une explication rationnelle. Où veux-tu qu'ils soient, sous ton lit, sous un meuble, sous un des pieds de ton vaisselier, que sais-je ? Tu veux que je t'aide à chercher ?

- J'ai cherché partout, même dans la cave, je n'ai rien trouvé.

- La quête est plus importante que le Graal lui-même, non ?

- Justement, j'étais heureux d'avoir abandonné l'idée de comprendre leur absence, et je les ai rachetés pour remplir le vide. Ce hiatus m'était devenu supportable et je pensais qu'une fois réinstallés à leur place dans ma vie, ils y resteraient. Mais ce ne fut pas le cas, ils sont repartis.

- Tu parles comme si c'étaient des êtres vivants. Écoute, ce sont des classiques, je vais les récupérer chez ta bouquiniste préférée, et je te les ramène, d'accord ?

- Si tu veux, au point où nous en sommes... Quand ils seront là, je les cerclerai avec du fil électrique et les collerai entre eux. J'installerai une caméra de surveillance au-dessus l'étagère.

- Décidément tu es irrécupérable... Je reviens vite.

Les trois ouvrages furent installés à leurs places respectives moins d'une heure après.

- On fait quoi maintenant, monsieur le vigile ? J'ai ramené de quoi manger, c'est la veille de la Toussaint, on va attendre que les morts viennent te reprendre les livres... ah, ah, ah...

- Et si ces trois morts-là étaient mécontents du sort fait à leurs ouvrages, et qu'ils viennent les récupérer pour les réécrire, les actualiser, pour nous les rendre ensuite ?

- C'est ça... Si on suit ton raisonnement, ce soir beaucoup de livres vont disparaître...

- Qui sait ?

- Hélas, tu as lu trop de livres....

Après avoir dégusté sans parler des lasagnes au saumon et une tarte au citron meringuée achetées chez le traiteur du quartier, ils s'installèrent dans le salon. Lui, sirotait un whisky tourbé de vingt ans d'âge originaire d'Islay, au nord-ouest de l'Écosse, elle, une eau de vie de poire des Pyrénées. Ils s'observaient l'un l'autre, se demandant qui des deux oserait le premier se jeter sur l'autre avec l'avidité amoureuse digne d'une vieille série tv américaine où l'on fait l'amour tout habillé en s'embrassant sans la langue. Pas encore assez désinhibée pour tenter quoi que ce soit, elle prit d'autorité les deux verres et les remplit à nouveau. Elle aurait aimé écouter une fois encore Bill Evans en trio, comme ils en avaient l'habitude quand ils se retrouvaient, mais il avait mis sur sa platine flambant neuve un vieux disque pirate du Velvet Underground parfaitement inaudible.

Et c'est à ce moment précis que la porte d'entrée trembla sous les coups répétés et puissants d'un possible visiteur nocturne mal embouché.

- N'y va pas, ce sont peut-être tes auteurs qui viennent réclamer justice, ou le voisin du dessus désespéré à l'écoute du déplorable jeu de batterie de Maureen Tucker... dit-elle en s'esclaffant.

Il se leva d'un bond, prêt à tout pour recevoir les intrus. Il ouvrit la porte violemment.

- Des bonbons ou un sort, des bonbons ou un sort, des bonbons ou un sort...

Trois gamins sans âge, grimés avec talent, déguisés en spectre, sautaient d'un pied sur l'autre devant lui, bien déterminés à avoir gain de cause. Des bonbons ou un sort, par série de trois. Ils tendaient un chapeau de sorcière déjà bien rempli de friandises. La tentation fut grande pour lui de se servir mais il n'en fit rien, il ne voulait pas faire peur aux enfants, d'autant que les parents étaient

restés en arrière dans l'escalier au cas où un mauvais coucheur aurait l'impudence de chasser sans ménagement leur chère et tendre progéniture.

- Écoutez les enfants, je n'ai pas de bonbons, mais je vais vous donner quelque chose qui devrait durer plus que des bonbons.

- Des bonbons ou un sort, des bonbons ou un sort, des bonbons ou un sort...

- Attendez, je reviens.

Il se dirigea à pas lents vers le fond du couloir et revint avec les mains dans le dos.

- Vous êtes trois, c'est parfait. Je vais donner un objet différent à chacun d'entre vous. Vous pourrez vous les échanger par la suite si vous le souhaitez. Ça ne se mange pas, mais ça nourrit quand même. Attention... Fermez les yeux... Voilà !

Il ne vit pas la stupeur s'afficher sur les trois visages et encore moins la colère des parents placés en couverture car il referma la porte comme il l'avait ouverte.

- Alors c'était quoi ? Les enfants racketteurs ? Tu leur as donné de la soupe à la grimace, ah, ah, ah ! Tu ne leur as pas fait peur au moins ?

- Non, je leur ai donné les trois livres que tu as ramenés cet après-midi. Ils ont l'âge que j'avais quand je les ai lus.

- Ils les ont pris ? Je me demande quel genre de sort ils t'ont jeté ? Les parents vont venir te lyncher, c'est sûr. Tu es fou... mais je t'aime, c'est ça le pire dans cette histoire.

- Les parents ont fait de leurs enfants des rois qu'il ne faut surtout pas frustrer, et je sais ce que j'ai à faire maintenant.

- Si tu crois que je vais te racheter tes trois livres voyageurs...

- Ce ne sera pas nécessaire, je vais laisser le vide à leur place.

- Tu pourrais y mettre ma photo, un petit pot de fleurs séchées ou un buste d'un des trois auteurs.

- Dès demain, je me mets à l'informatique à temps complet.

- Ah bon ! Toi qui pestais contre le tout numérique au service de tous les pouvoirs, Big Brother is watching you. Tu disais que même les chaussettes seraient bientôt connectées.

- C'est vrai. J'ai pris ma décision, ça mettra le temps qu'il faudra. Tu as devant toi le futur black-hacktiviste le plus recherché du pays.

- Tu finiras en prison.

- Et alors... Je revendiquerai le statut de prisonnier poétique.

- Tu veux pirater quoi, Robin des bois de mes deux, tu n'as ni portable, ni mobile !

- Si tu crois que je vais te le dire... Mon mobile, le voici : « Ce n'est qu'au prix d'une ardente patience que nous pourrons conquérir la cité splendide qui donnera la lumière, la justice et la dignité à tous les hommes. Ainsi la poésie n'aura pas chanté en vain. »